

Peintre du littoral

Par Gérard Barrière



Cebe, 1992, technique mixte sur toile, 240x340 cm.

Arpenteur des confins : ainsi pourrait-on baptiser la mission que s'est fixée Richard Texier. Pinceau à la main, il s'évade, balise à l'infini des territoires ouverts. Propices à la poésie.

Il y a, bien sûr, maintes catégories de peintres. Parmi toutes celles-ci, il en est deux qui s'imposent particulièrement à moi. D'abord les peintres pour peintres. Parmi ceux-ci, je n'en citerai que trois, particulièrement caractéristiques : Franz Hals, Monet et Cézanne. De ces trois-là, je doute en effet sérieusement que quelqu'un ne s'étant jamais adonné à la peinture, ou ne s'y étant jamais au moins un peu essayé avec quelque effort, puisse jamais en apprécier complètement le génie : des beautés, oui, des à-côtés, mais l'essence même de leur art, je ne le crois pas. Pour les apprécier pleinement, eux et quelques autres, il importe absolument d'être un jour passé par la cuisine, pardon, par l'atelier, les difficiles mystères des pigments et liants, de l'union magique de la matière et de la lumière. Et puis il y a les peintres pour écrivains, pour poètes, pour contemplatifs, pour curieux, pour rêveurs, bref presque pour nous tous à des degrés divers. Richard Texier est par excellence un peintre pour poètes.

D'ailleurs, ils sont déjà nombreux, et pas des moindres (Kenneth White, Patrick Grainville, Daniel Pennac...), à avoir déposé leurs mots au long de ses immenses toiles. Mais avant de tenter de mettre les pauvres miens au travail, de dire un peu cet œuvre, je veux préciser une chose à propos de son auteur. À savoir qu'il ne lui ressemble pas du tout, que jamais, à voir une ou plusieurs de ses toiles, on ne pourrait deviner la physionomie de leur auteur.

Signes énigmatiques et lettres éparses

Il est massif, imposant, on a même pu dire gargantuesque, extraverti, jovial, disert, bref, quelqu'un qui s'impose et même qui en impose par sa faconde catalo-poitevine. Tout à l'inverse sa peinture, si imposante puisse-t-elle être par l'essentiel de ses formats, n'impose jamais rien, ni discours, ni forme, ni interprétation univoque.

À peine propose-t-elle, et encore, discrètement, des espaces vagues, des pistes discontinues, des signes énigmatiques, des lettres éparses n'ayant jamais l'impertinence de s'assembler en mot complet. Devant ces toiles, presque rien d'autre à faire que de s'asseoir tranquillement, longuement, comme devant la mer ou le ciel, ou devant un immense grimoire ésotérique aux lettres presque toutes effacées, et puis de contempler, de se laisser aller à l'indolente et suave rêverie. Mais attention ! Je ne crois pas qu'ici, à l'instar de la grande peinture chinoise classique de paysage actuellement présentée aux Galeries nationales du Grand Palais, le propos soit d'essayer de rentrer dans la toile, de cheminer sur ses sentiers, de naviguer sur ses lacs et rivières. C'est tout le contraire qu'il s'agit ici de faire, accueillir la toile, la laisser entrer en son mental et en sa sensibilité, laisser cet espace investir et agrandir son propre espace intérieur. On va bientôt sentir le vent côtier gonfler ses voiles spirituelles.

Guetteur de rivages

Bien qu'il ait exposé et travaillé en nombre de métropoles mondiales (New York, Moscou, Tokyo, Tai-Pei, Shangai, etc.) et quoique, heureux mortel, il doive faire partie l'an prochain de

l'équipage artistique armé par son amie Isabelle Autissier pour son expédition « Pourquoi pas l'Antarctique ? », Richard Texier ne se définit nullement comme un artiste voyageur. Non, lui se voit plutôt comme guetteur de rivages, rêveur d'horizons, déchiffreur et restaurateur de portulans palimpsestes. Il installe ses ateliers dans des phares, des cabanes de pêcheurs, aux limites de la terre et de l'écume, dans les espaces mouvants de l'estran, où il erre à la recherche de bois flottés, de cordages, d'objets d'accastillage, de tout vestige que l'océan rapporte du plus loin.

Je me souviens d'une promenade que je fis, dans les années soixante-dix, avec Juan Mirô sur une plage de Majorque, à quelques pas de son magnifique atelier de Son Boter. Tandis que nous devisions de Parménide, d'Héraclite ou de la Sardane, lui aussi n'avait de cesse de ramasser de dérisoires épaves, fragments de racines ou de coquilles. Il les ramenait aussitôt en son antre ensoleillé pour les assembler, les barioler, les peindre, les métamorphoser aussitôt en de petites divinités archaïques et fantasques. Rien de tel dans l'utilisation que fait Texier de ses cueillettes de l'estran ; il les intègre certes dans ses toiles, mais sans modification aucune, seulement à titre de souvenirs, de signes de pistes, de symboles vœux de toute signification volontaire. Juste pour dire : voici, c'était là, cela indique peut-être, sûrement même, quelque chose, mais je ne veux pas savoir quoi. C'est à vous de voir. À vous d'inventer, de rêver, d'imaginer tout ce qui vous passera par là tête ou le cœur; je ne suis pas un policier, encore moins un herméneute, tout juste un organisateur de jeu, un fabricant de cartes imaginaires, un faussaire de portulans. Je ne suis pas un explorateur de mondes, seulement un arpenteur de confins.

Arpenteur de confins

Confins, lisières, rivages. Ce sont certainement les mots les plus appropriés pour désigner les espaces des œuvres de Texier. Entre-deux. Là où les éléments s'effleurent sans s'unir, se connaissent sans s'épouser, s'entre-devinent. Entre terre et mer, entre mer et ciel, entre ciel et terre, entre jour et nuit. Car il n'est pas que les rivages entre terre et mer qui obsèdent notre artiste, mais aussi, liés et peut-être encore plus vertigineux, ceux entre la courbe de l'horizon et la voûte céleste. Les discrètes références aux instruments de navigation astronomique ainsi qu'à des explorateurs de firmaments comme Copernic ou Tycho Brahé sont récurrentes en son œuvre peint et peut-être plus encore dans ses gravures. En somme, tout lui est bon de ce qui peut agrandir un univers qui ne sera jamais assez vaste pour sa boulimie d'espace.

Mais tout se passe comme si, cet espace, il ne lui suffisait pas de le songer, mais qu'il lui fallait aussi le mesurer, le baliser. D'où la présence très nombreuse de sextants, d'astrolabes, de boussoles, toupies et autres théodolites parmi les signes qui jalonnent ses toiles. Un peu comme celui de Kafka, il se ferait bien non seulement promeneur de grèves, mais arpenteur d'infini. Je le soupçonne de, constatant l'affolant rétrécissement du monde par le moyen de nos jets et autres satellites (« *Rien que la terre* », s'exclamait naguère Paul Morand, et l'un des derniers textes de ce grand voyageur que fut Michaux s'intitulait *Lieux sur une planète petite*), s'efforcer d'amplifier les géographies rêvées, de vouloir concevoir un atlas imaginaire qui, comme le *Livre de sable* de Borges au nombre infini de pages, comporterait une inépuisable cartographie. En fait, il se passe en ce moment quelque chose d'assez terrible. À savoir que, depuis quelque temps, il y a quelque chose qui s'appelle mondialisation et qui fait que chaque point de la planète tend à ressembler à n'importe quel autre. De New York à Shanghai, de Melbourne à Anchorage, de Bombay à Buenos Aires, ce sont les mêmes buildings, les mêmes mauvais restaurants servant les mêmes mauvaises nourritures, les mêmes modes vestimentaires,

les mêmes musiques, les mêmes sculptures monumentales, etc.

Bref, quand, en plus, les grands écosystèmes naturels, forêts primaires, récifs coralliens, etc. auront disparu, il ne servira presque plus à rien de voyager. En attendant les temps très lointains où l'on pourra découvrir d'autres planètes attrayantes, le tourisme va se trouver très réduit.

De nouvelles terrae incognitae

Or Richard Texier, comme Baudelaire, sait que les plus beaux voyages sont ceux que l'on peut faire sous la lampe, en feuilletant les pages d'un vieil atlas. Ainsi donc Texier, fort charitablement, nous trace-t-il les cartes de nouveaux continents, de nouveaux archipels, de nouvelles *terrae incognitae* à la fois vastes et allusifs, où notre regard pourra longuement errer en d'interminables explorations songeuses. Parfois même il nous laisse y soupçonner des populations d'incroyables monstres, comme en ces portulans médiévaux dans les zones blanches desquels on pouvait parfois lire : « *Ici vivent les dragons.* » Ainsi y croise-t-on çà et là d'étranges créatures, des catoblépas dont le regard seul peut tuer et surtout des blemayes, étranges créatures sans tête, où plutôt dont la tête, yeux, nez et bouche, est engoncée dans le thorax. Ne croyez pas toutefois qu'il les ait complètement inventées. Marco Polo en mentionne dans son livre et Isidore de Séville précise qu'elles vivent dans les déserts de Lybie. Texier n'est pas un peintre surréaliste, c'est un archiviste de l'improbable, un cartographe des presque-mondes, un paléographe des univers possibles. D'ailleurs, cet être sans tête, que l'on trouve d'ailleurs encore plus dans sa sculpture, Texier en fait presque son double, disant volontiers que l'on peint mieux quand on n'a pas sa tête, ce qui l'oppose complètement aux conceptuels et à tous ceux qui, comme Vinci, pensent que la peinture est « *casa mentale* ». Non, pour lui qui, ne l'oublions pas, est d'origine beaucoup plus terrienne que marine, la peinture est une affaire essentiellement physique, géophysique, dirais-je même. C'est certainement pourquoi le poète Kenneth White y a reconnu un pan de son projet d'une vaste cosmogéopoétique. Et je ne suis pas loin de penser qu'un sismologue, un météorologue, un astrophysicien ou un ingénieur géodésique auraient autant qu'un critique d'art pertinence pour parler de cet œuvre.

Les couleurs du cosmos

La gamme chromatique de Texier est aussi extrêmement importante. A la fois limitée et très riche. Limitée aux principales couleurs du cosmos : l'ocre de la terre, les bleus du ciel et celui de la mer, le blanc des nuages. Et puis le noir de la cendre et des signes. Mais, à l'intérieur de cette palette sobre, les nuances sont infinies, ainsi que les densités de matière, les granulosités. Tout laisse à penser qu'il n'utilise que des pigments naturels, ce qui accentue le caractère si foncièrement tellurique de sa peinture.

Contrairement à la plupart de ses confrères abstraits ou quasi-abstraites qui ne titrent pas leurs toiles, comme son ami Zao Wou-Ki, pour donner au regardeur la plus grande liberté possible, Texier n'hésite pas à nommer les siennes. Mais ses mots sont aussi vagues, ouverts, allusifs que sa peinture : *Trois fois la suite*, *La Chose et son contraire*, *Point de fuite*, *Histoire de soleil*, etc.

Quand ce ne sont des titres en latin ou en anglais. Débrouillez-vous avec ça ! L'artiste a beau parsemer ses toiles d'aiguilles de boussoles et de points cardinaux, c'est pour mieux vous égarer, vous faire perdre le nord. N'attendez pas de lui de repères trop précis, tout juste quelques amers indécis qui ne feront que renforcer le caractère labyrinthique de son monde. À cet égard, cette peinture me fait fortement penser à la poésie de René Char. Dans les deux cas, le vocabulaire est

on ne peut plus concret, minimaliste, évident, terrien, tout paraît familier, quotidien, presque trivial. Et cependant, ici comme là, impossible d'en donner une interprétation univoque, une traduction claire, impossible de savoir précisément où nous sommes et tout ce que cela veut nous dire. Là est toute la difficulté et la grandeur de cet œuvre : faire du très complexe avec de l'élémentaire, de l'inépuisable avec du limité, de l'inconnu avec du familier. Longtemps après que nous connaîtrons par cœur les cartes et les routes de notre planète vieillie et saccagée, nous pourrons encore laisser errer nos songes sur les pistes incertaines, les routes aléatoires et brisées des cartes blanches de Texier. Que peut-on dire de mieux à quelqu'un à qui l'on concède toute liberté que: «*Je te donne carte blanche*»? C'est exactement ce que fait Texier. Il nous ouvre de nouveaux et infinis sentiers pour d'interminables randonnées intérieures.

Carte blanche et temps du rêve

Une dernière chose à quoi justement me font penser ces toiles, mais pas du tout sur un plan formel, seulement dans l'ordre de l'esprit. Ce sont les dessins que faisaient les aborigènes d'Australie, d'abord sur le sol, puis plus récemment et pour de mercantiles raisons sur des toiles, où ils traçaient les pistes et les points d'eau, les lieux mythiques qu'avaient parcourus leurs ancêtres fondateurs dans les « Temps du Rêve ». C'est quelque chose de cet ordre-là que nous offre Texier : les pistes de notre « temps du rêve » ; mais cette fois-ci non plus en référence à notre passé, mais à notre futur. Si nous ne savons pas où nous allons, plongeons-nous dans leur contemplation. Peut-être en aurons-nous une petite idée. Avec un peu d'optimisme.



Les trois îles de Vasco, 2002, technique mixte sur toile, 200 x 240 cm